

BULLETIN
AUGUSTE-COMTE

(MENSUEL)

COMITÉ DE RÉDACTION :

Georges DEHERME
DIRECTEURAlfred DUBUISSON
ADMINISTRATEURJulien PEYROULX
SECRÉTAIRE

SOMMAIRE :

	Pages.
Le Positivisme actuel : Brisons la forge de guerre!	545
Auguste Comte : Auguste Comte et le prolétariat.....	552
Histoire du positivisme : Le premier disciple de Comte.....	560
Diffusion, infiltration du positivisme : La dictature positiviste de Bolivar. — Sociologie et biologie. — Renan, Pasteur et Comte. — La science au moyen âge.....	563
Mouvement positiviste : Fondation d'une société de librairie et d'éditions positivistes. — Nos conférences. — Promenade-conférence à la maison de Clotilde. — Fête de la civilisation militaire.....	570
Bibliographie : I. Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme. — II. Ouvrages de critique ou de culture générale. — III. Périodiques.....	572
Les livres qui font penser : <i>Cent millions</i> , par JEAN DES VIGNES ROUGES. — <i>Essais de folklore biblique</i> , par P. SAINTYVES.....	573
L'intermédiaire	576

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

16, RUE SAINT-SÉVERIN, 16

PARIS (V^e)

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Parce qu'il se propose la régénération des opinions et des mœurs, le *Groupe Auguste-Comte* ne connaît donc pas les « droits d'auteur », non plus qu'aucun autre « droit », hormis celui de faire son devoir. *En conséquence il autorise sans condition, il sollicite même la reproduction de tout ce qu'il publiera.*

A NOS LECTEURS, A NOS COLLABORATEURS

La rédaction d'un Bulletin documentaire devant être objective, impersonnelle, nous prions nos collaborateurs, qui sont tous nos lecteurs, de s'abstenir de littérature, en résumant le plus possible les notes qu'ils veulent bien nous transmettre.

Nous espérons qu'ils ne se froisseront pas quand nous procéderons nous-mêmes à cette condensation nécessaire. Comme lecteurs, comme positivistes, ils trouveront une ample compensation au petit sacrifice d'auteur que nous leur demandons de consentir.

BULLETIN AUGUSTE-COMTE

Notre Bulletin ne paraissant que tous les deux mois pendant les vacances, nous fixons le prix de l'abonnement non plus à l'année mais par série de 10 n^{os} se composant d'au moins 320 pages.

ABONNEMENT A LA SÉRIE DE DIX NUMÉROS	15 fr.
UNION POSTALE.....	20 —
Le Numéro, sur demande ou à notre librairie franco....	2 —

LE POSITIVISME ACTUEL

BRISONS LA FORGE DE GUERRE!

La plus noblement belle des victoires a été ternie, gâchée par l'obsession sordide des « réparations » à coups de milliards. Et cette stupide hantise n'est pas encore dissipée.

M. Poincaré n'y pouvait rien. Chef d'un gouvernement électif, comment eût-il pu remonter le courant démagogique et résister à ceux dont il dépend ? Ses prédécesseurs lui avaient transmis une situation dont ils savaient qu'ils n'auraient point à se soucier des conséquences. Le parlementarisme est l'absurde régime de l'irresponsabilité absolue.

M. Poincaré a fait pour le mieux. Il a dédaigné le jeu qui consiste à esquiver les difficultés pour les repasser au suivant. Depuis l'armistice, son gouvernement est le seul qui n'ait pas été directement nuisible au pays, c'est-à-dire à la paix, à la plus haute civilisation.

Les Français lui doivent d'occuper la Ruhr. Et ils y camperont mille ans s'il le faut, a déclaré le général Degoutte. Hélas ! ils s'y épuiseront de toutes manières avant mille jours. Mais si nos troupes n'étaient pas intervenues, c'était la guerre à bref délai. Elles ont déjoué, pour un temps, les criminels desseins du Boche. Dès qu'elles se retireront, ce sera la guerre, l'invasion, la France saccagée définitivement, toute la civilisation occidentale noyée dans le sang.

Dilemme tragique.

Certes, l'énergique décision de M. Poincaré ne résout rien ; mais elle permet de se reprendre en rendant impossible pour le moment l'attaque brusquée que l'Allemagne préparait sournoisement.

Les réparations ? — C'est l'ignominieuse nécessité du régime démocratique qu'une opération de salut national doive être déguisée, et qu'il faille, pour oser l'entreprendre, invoquer des prétextes démagogiques.

Bien que la grande presse rabâche encore que c'est « pour

*

faire payer l'Allemagne », les publicistes sérieux ne laissent pas de reconnaître qu'en toutes conjonctures nos recettes seront minces, sinon nulles ou même déficitaires. D'ailleurs, ce qui eût paru inadmissible il y a quatre ans, ce que, seuls, des positivistes osaient dire alors, on croit de moins en moins aux « réparations » d'argent, aux mirifiques milliards, aux profits directs et personnels de la victoire.

Le charme fatal est rompu. Nous secouons cet envoûtement paralysant. Il n'est que temps.

« Sécurité d'abord! » s'écrie Émile Buré dans *l'Éclair*. Oui. Mais que ne l'a-t-il dit plus tôt, avec nous! Sécurité, — et retour aux aspirations régénératrices d'une civilisation spirituelle. L'ordre du monde, la prospérité des peuples, l'épanouissement de l'humanité ne tiennent pas au versement et à la répartition d'une somme quelconque de signes monétaires.

Notre opuscule, *La France militante*, écrit en vue de la victoire prochaine et distribué quinze jours avant l'armistice, dénonçait déjà les pernicieuses chimères matérialistes dont les plus clairvoyants esprits commencent seulement à se déprendre.

C'était le point de vue positif. Le devoir d'aïnesse de la France universelle s'y définissait ainsi : 1° Assurer la paix mondiale, aux vaincus même, malgré eux, par tous les moyens, notamment en les réduisant à l'impuissance de guerroyer ; 2° réagir contre le mercantilisme anarchique, l'impérialisme économique, plus foncièrement belliqueux, plus nocif encore que l'impérialisme politique, par l'exemple, en n'aspirant qu'à l'hégémonie spirituelle du monde.

N'envisager ainsi que les données positives du problème de la paix, de la pacification et de l'ordre général, c'était l'essentiel. Et tout le reste, indemnités, rançons, etc., sans y renoncer totalement, devait s'y subordonner.

On sait que les politiciens firent exactement le contraire. De l'extrême gauche à l'extrême droite, tous les candidats impatients, qui sont naturellement des démagogues, promettaient aux électeurs une pluie d'or. Pour que l'Allemagne pût en arroser congrûment ceux-ci, l'unité du Reich fut maintenue, on favorisa son relèvement industriel, et donc militaire, on lui prêta de l'argent...

C'est ce qu'il est convenu d'appeler la politique de réalisation. Heureusement, les positivistes ne sont plus les seuls à voir ce qu'elle réalise vraiment.

Si, dès 1919, écoutant ceux qui le demandaient alors, la France avait pensé d'abord à assurer sa propre sécurité et, partant, celle de l'Europe, s'il y avait eu une dictature d'ordre, stimulant le travail, ramenant la confiance et le crédit, le reste eût été donné par surcroît. Aujourd'hui, toutes les dévastations matérielles seraient réparées, l'armée pourrait être réduite, et les contribuables ne seraient pas écrasés par les impôts croissants et une dette qui dépasse l'ensemble de l'avoir national, privé et public.

La richesse sociale est créée par l'homme. Ce n'est pas l'or qui peut relever les décombres et suppléer le travail, l'énergie féconde de l'espoir, la volonté puissante de vivre et de prospérer.

Dilemme tragique. En effet, à prolonger l'état de paix armée et son occupation, la France s'énervera et se ruinera.

Elle ne veut pas d'annexion. D'autre part, le Reich est, désormais, solidement refondu ; tous les ressorts de l'Allemagne sont tendus pour la revanche, la reprise du coup raté en 1914 ; elle est exaltée par la haine et toutes les convoitises de son orgueil. Elle livrera l'assaut suprême dès qu'elle aura repris possession de son formidable arsenal. (En 1913, la Ruhr représentait 75 0/0 de la production allemande de fonte et d'acier ouvré, c'est-à-dire de munitions et de pièces d'artillerie).

La plus élémentaire des sûretés à prendre, avant une évacuation qui s'imposera tôt ou tard, est donc de détruire systématiquement ces mines, ces usines et cet outillage de mort.

Quelques lecteurs de ce *Bulletin* n'ayant pas saisi les raisons positives qui justifiaient cette mesure préservatrice, il n'est pas inutile d'y revenir.

Trop de positivistes ont une pensée fossilisée. Ils raisonnent avec des mots et des formules qui ne correspondent plus aux faits et aux circonstances de l'heure présente. La réalité vivante leur échappe. Aussi, avec une candeur qui serait touchante si elle n'était par trop niaise, quelques-uns ont-ils protesté contre cette suggestion parce qu'ils estimaient

qu'elle visait à « détruire des richesses qui appartiennent à toute l'humanité et qui doivent être, conséquemment, transmises aux descendants ».

Ce qui veut dire, au vrai, que les hommes de ce temps doivent léguer à leurs héritiers, en continuant à les produire, ces biens précieux que sont les sous-marins et les avions torpilleurs, les gaz asphyxiants, les obus incendiaires, les berthas, les mitrailleuses, et autres délices du genre humain...

Sans doute, nos contradicteurs ont considéré que les forces industrielles pourraient être mieux utilisées. Mais il ne s'agit pas, en l'occurrence, de ce qui pourrait être, ni même de ce qui sera : il s'agit de Krupp, de la Ruhr, de ce qui est et qui ne paraît nullement devoir cesser d'être avant longtemps. La méthode positive est de rigueur.

Au surplus, ignorent-ils donc que, du train dont sont administrées ces funestes « richesses » par une ploutocratie qui se donne elle-même sa règle et qui est sa propre fin, les puits de pétrole seront épuisés avant un siècle et, dans deux siècles au plus, les mines de houille ?

De toute façon, leur anéantissement est certain. Les générations futures n'y perdront donc rien. Et jusque-là, il est évident que, ces prétendues « richesses » resteront pour l'humanité plus calamiteuses que les cataclysmes sismiques, la peste et la famine.

Elles ont dénaturé la civilisation.

Quand Auguste Comte annonçait l'avènement prochain de la religion positive, pacifiant les forces en disciplinant les volontés et en unifiant les esprits, il ne se leurrait point. La France était alors, vraiment, à cette phase d'évolution. C'est l'extension rapide, imprévue, de l'affairisme, provoquée par l'exploitation industrielle désordonnée, qui a fait régresser l'humanité jusqu'à la barbarie boche.

Cependant, les idées positivistes qui apparaissaient d'abord comme d'utopiques ou paradoxales idéologies, s'infiltrèrent peu à peu dans les cerveaux et les cœurs. Car les faits y contraignent.

Nous savons bien qu'elles n'ont aucune chance d'être prises en considération par ceux qui peuvent décider de les

appliquer. Ces dirigeants n'ont que le pouvoir de suivre.

Et puis, les intelligences sont encore trop embrumées de métaphysique et de superstitions matérialistes, les puissances de l'argent et du nombre sont trop prédominantes. Ajoutons enfin que le positivisme même reste trop obscur.

Néanmoins, nos propositions ont une efficacité d'enseignement; lentement, sourdement, elles déterminent des conversions et des réactions salutaires. Les yeux se dessillent.

Surtout depuis quelques semaines. En voici quelques signes.

Dans l'*Opinion* du 30 mars, M. Jacques Bardoux écrivait :

« Le bloc charbonnier de la Ruhr, — cette masse de houille supérieure à celle qui fit la richesse et reste le privilège de l'île britannique, — est le point vital de la paix européenne. Aucun peuple, aucun État ne peut résister à la griserie d'une pareille richesse et à l'attrait d'une semblable domination. Cette industrie, si elle reste nationale, restera, dans l'avenir, comme elle le fut dans le passé, une force de proie. »

Certes, comme le fait remarquer ensuite M. Jacques Bardoux, la France n'a pas besoin d'annexion. Elle n'en veut pas.

Mais il faut qu'elle se garde. Laisser la Ruhr aux Prussiens, c'est — ce que semblent souhaiter nos abominables « pacifistes » — la guerre, l'invasion avec toutes ses atrocités, le démembrement de la seule grande nation qui n'aspire qu'à régner par l'esprit, le reniement diabolique de l'humanité.

De même, dans sa brochure, *Une Rhénanie-Westphalie indépendante*, M. Maurice Schwob écrit :

« Le bloc de charbon » est mauvais conseiller. Il donne la *soif du fer* et de tous les métaux, la *soif du coton* et de toutes les matières premières, la soif de dominer les pays coloniaux pour y puiser ces matières premières, la soif de contrôler tous les pays civilisés pour y écouler les produits fabriqués. Famine et pléthore ! Le pays qui a la Westphalie est hanté par ces deux spectres : famine, si ses industries n'ont pas de quoi fabriquer ; pléthore, si elles n'ont pas où envoyer ce qu'elles ont fabriqué. Alors on *voit rouge* quand se dresse une barrière réelle ou imaginaire. C'est là qu'il faut aller chercher les causes profondes de la guerre de 1914, c'est-à-dire de la crise de boulimie prussienne. »

Cet éminent publiciste propose en conséquence de faire de la Rhéno-Westphalie un État indépendant qui serait le siège de la Société des nations, la garnison de son armée internationale, etc...

Ce projet a été favorablement accueilli par les patriotes avertis. Notamment par M. Maurice Privat, qui notait dans sa *Parole libre* du 10 mars :

« Qui a la Ruhr et la Rhénanie est le maître de l'industrie mondiale et peut réduire l'Europe à la vassalité. L'Italie le redoute. L'Angleterre n'admettra jamais que nous ayons cette puissance. De notre côté, il est inadmissible pour notre sécurité, pour la tranquillité de la Belgique, de la Hollande, de la France, que l'Allemagne unifiée, prussifiée s'incrute dans cette forteresse d'où elle menacera les peuples. »

On le voit, quel que soit le sort des propositions qui pourront être faites, désormais la question de la paix est posée dans des termes positifs. Il faudra bien la résoudre positivement.

Que penser de celle de M. Schwob qui paraît, jusqu'ici, réunir le plus d'adhésions ?

On entend bien que, pour notre part, nous la préférons à la nôtre si nous la jugions aussi sûre.

Mais il n'en est rien. Ce serait trop facile. Une véritable Société des nations ne disposera jamais d'un pouvoir temporel quelconque. L'universel est d'ordre spirituel.

De plus, il n'y a pas de gouvernement collectif. C'est toujours *un* qui décide. Une démocratie nominale n'est jamais qu'une fiction. Si ce n'est l'anarchie pure et simple, derrière il y a la véritable force qui meut la machine. Dans la prétendue Société des nations, ce sera, nécessairement, de plus en plus, la grande fibuste d'affaires, dissolvante et fomentatrice des conflits sanglants.

Si donc elles dépendent de cette fausse Société des nations, la sécurité française et la paix européenne resteront des plus précaires.

Émile Buré, dans *l'Éclair*, exprime aussi ses craintes :

« Même si la Société des nations a son armée, comment par-

viendra-t-elle à diriger convenablement la Rhéno-Westphalie que lui offre Schwob ? Des tiraillements répétés seraient à redouter dans le nouvel État indépendant, véritable champ clos où Français et Allemands, servis par leurs amis respectifs, débattraient leurs intérêts.

« Que Schwob veuille bien nous excuser, mais tout ce qui vient de cette Société en devenir qu'est la Société des nations nous est d'abord suspect, car, pour nous, on ne doit jamais s'appuyer que sur ce qui résiste vraiment. Il est à désirer, certes, que la Rhéno-Westphalie se constitue en dehors du Reich, mais nous ne voyons pas pourquoi on ne demanderait pas aux seuls alliés de garantir la neutralité de son gouvernement républicain et, par là, de sceller une entente sincère et effective. »

Malheureusement, l'exemple de la Belgique a montré ce que valent les garanties de neutralité et tous « les chiffons de papier ».

Cette formation d'un État Rhéno-Westphalien n'eût été un tampon efficace que si le traité de paix avait comporté la désagrégation du Reich, la reconstitution des anciennes principautés germaniques. C'était, comme le fait observer Buré, la vraie solution, « libérant le Rhin et chacun des États allemands que Bismarck avait prussianisés ». C'était établir, pour l'Europe à tout le moins, une paix durable. Mais le « sinistre Wilson » et sa séquelle de « pacifistes » sanguinaires ne l'ont pas voulu.

Il ne reste donc qu'à démolir de fond en comble l'arsenal de l'Allemagne. Après, — si l'on veut, et ce sera mieux, — on constituera l'État indépendant de la Rhéno-Westphalie.

« A la question rhénane, écrivait encore, ces jours-ci, le directeur d'*Aux écoutes*, il n'y a qu'une solution : création d'un État autonome comprenant la Ruhr, forge de guerre. »

— Soit ; mais, auparavant, il faut briser la forge de guerre.

Georges DEHERME.

AUGUSTE COMTE

AUGUSTE COMTE ET LE PROLÉTARIAT.

Nous reproduisons de *la Revue positiviste internationale* du 1^{er} mars le texte de l'allocution, écrite par M. Georges Deherme et lue par M. Julien Peyroulx à l'occasion du 125^e anniversaire de la naissance d'Auguste Comte, célébré par la *Société positiviste internationale*, le 21 janvier dernier :

Mesdames,
Messieurs,
Chers coreligionnaires,

Je suis très touché de l'honneur qu'a bien voulu faire au Groupe Auguste-Comte le vénéré président de la *Société positiviste internationale*, M. Émile Corra, en m'invitant à prononcer cette allocution. Aussi voudrais-je bien le reconnaître en n'abusant point du pouvoir de vous ennuyer qui m'a été conféré imprudemment.

C'est un sacrifice que M. Émile Corra fait à l'union sacrée des positivistes. Nous cherchions à conjuguer nos efforts et nous nous aheurions à quelques difficultés intellectuelles. Nous ne pouvions aboutir par là. M. Émile Corra l'a vu et nous a dit : Faisons la cohésion des cœurs d'abord. Combien il avait raison, ces premiers résultats l'attestent ! Cette union s'affirme dans une coopération qui sera, je l'espère, de plus en plus étroite. Et l'unité doctrinale se réalisera par surcroît.

Nous en sommes à célébrer le 125^e anniversaire de la naissance du philosophe le plus complet, c'est-à-dire le plus humain dont l'Humanité se puisse glorifier. En ce jour, tous les positivistes devraient communier en Comte, dans son appartement de la rue Monsieur-le-Prince. Permettez-moi de formuler encore ce vœu que le 126^e anniversaire et tous ceux qui suivront nous réunissent confraternellement dans ce sanctuaire de la religion de l'Humanité.

1

Tout a été dit sur Comte lui-même. Les mensonges ni les sottises n'ont pu ternir l'éclat de cette âme lumineuse. Il ne reste

donc plus qu'à explorer, à scruter les trésors inépuisables de sa pensée à laquelle rien d'humain ne fut étranger.

Ce qu'il y a de plus contraire au positivisme, c'est bien la flagornerie démagogique. A. Comte et ses disciples n'ont jamais pensé et dit que le prolétariat devient un démiurge, omniscient et omnipotent, en multipliant ses ignorances par la brutalité de ses instincts. Le peuple est ce qu'il est vraiment. Il vaut surtout pour ce qu'il peut être et sera par le positivisme.

Auguste Comte donnait à la femme cette haute mission de « purifier les cœurs prolétaires des germes renaissants de violence et d'envie ». Il disait donc que ces germes existaient.

Ils ont levé depuis. Peut-être même y avait-il déjà une forêt drue où la mansuétude de notre Maître ne voulait voir que des germes.

Une telle bienveillance est d'autant plus admirable qu'elle émane d'un esprit aussi puissant. Car nous savons trop bien que l'effort intellectuel et même moral ne dispose point à l'indulgence pour les infériorités. Les pharisiens sont de toujours et de partout. Si peu que nous nous élevions, — oh ! si peu ! — par le savoir, l'intelligence ou la conduite, quand les circonstances nous favorisent, nous ne sommes que trop portés à nous convaincre qu'un abîme infranchissable nous sépare des trainards et des malchanceux qui ne vont pas du même pas que nous.

Au surplus, Auguste Comte ne fut pas dupe de son cœur. Seulement, comme toujours, au delà du détail ou de l'événement contingent qui offusque et fait délirer les petits cerveaux, à travers les apparences provisoires, il saisit la réalité, le rapport constant, le fonds essentiel. Il ne s'arrête point à la verroterie scintillante qui attire et retient les sauvages ; mais, de la gangue dédaignée, il extrait le diamant. D'ailleurs il a pris soin de nous avertir du danger que fait courir à l'intelligence un objectivisme excessif.

II

Pour Comte, le prolétariat n'est pas seulement la masse inconsistante des travailleurs industriels ou agricoles. C'est la classe productrice, celle qui, par ses morts et pour ses descendants, alimente et reproduit l'espèce. C'est la providence matérielle de l'Humanité.

Telle individualité, dans telles conjonctures, d'après telle manifestation, ou même l'addition de ces individualités, ne sont pas le prolétariat. Ce ne sont là que des abstractions d'abstraction.

Un ivrogne, un saboteur, un apache, le « Sublime », Coupeau ou Caliban ne sont pas plus le prolétariat que la cuisine des laboratoires ou une collection de fiches ne sont la science.

**

Le fait social positif, c'est l'universel et le perpétuel humains. Dans le prolétariat, Comte a vu l'organe et la fonction du travail d'abord, la catégorie normale de l'Humanité ensuite.

« L'heureuse équivoque que présente, surtout en français, le mot *peuple*, écrira-t-il, rappelle sans cesse que les prolétaires ne forment point une véritable classe, mais constituent la masse sociale, d'où émanent, comme autant d'organes nécessaires, les diverses classes sociales. »

Ce n'est donc pas assez de dire qu'il assigne au prolétariat, dans le régime positif, une place prépondérante. La classe la plus nombreuse est presque la classe unique. C'est la substance vivante de la société. Elle est à la fois le moyen et la fin. Sa fonction est capitale. Toutes les autres s'y subordonnent pour la faciliter et la développer. Or ce sont les fonctions qui déterminent les classes, puisqu'un retour au régime des castes n'est plus admissible.

Il y a plus. Comte attache une grande importance à la valeur éducative des fonctions sociales. Il sait que l'intellectualisme incline à l'orgueil, la responsabilité temporelle à la cupidité égoïste ; mais que « l'existence habituelle des prolétaires est la plus propre à développer spontanément nos meilleurs instincts ».

C'est ce qui constitue la supériorité morale du prolétariat, à tout le moins en puissance.

« Les différentes affections domestiques, dit Comte, doivent naturellement s'y développer davantage que chez les classes intermédiaires, trop préoccupées de calculs personnels pour goûter dignement de tels liens. Mais la principale efficacité morale de la vie prolétaire concerne les sentiments sociaux proprement dits, qui tous y reçoivent spontanément une active culture journalière, même dès la première enfance. C'est là qu'on trouve, d'ordinaire, les meilleurs modèles de véritable attachement... Une vénération sincère, pure de toute servilité, s'y développe naïvement envers les supériorités quelconques, sans être neutralisée par l'orgueil doctoral, ni troublée par la rivalité temporelle. Les impulsions généreuses y sont toujours entretenues par d'actives sympathies, involontairement résultées d'une expérience personnelle des maux inhérents à l'humanité. Partout ailleurs, le sentiment social ne saurait trouver autant d'excitation spontanée, du moins quant à la solidarité actuelle, qui s'y présente à chacun comme sa principale ressource, sans altérer pourtant une énergique individualité. Si l'instinct de continuité humaine n'y est point encore assez développé, cela tient surtout au défaut de culture systématique, seule efficace à cet égard. »

Et Comte ajoute, malgré les apparences : « Aucune autre classe ne comporte des exemples aussi fréquents ni aussi décisifs d'une

franche et modeste abnégation en chaque vrai besoin public ». Ce qui fut vérifié — magnifiquement, n'est-ce pas ? — du 2 août 1914 au 11 novembre 1918.

III

En visant à la restauration d'une autorité morale, « qui nécessairement se ferait surtout sentir aux puissants », le positivisme ne peut espérer « obtenir de profondes adhésions collectives qu'au sein des classes étrangères à toute vicieuse instruction de mots et d'entités, et naturellement animées d'une active sociabilité ».

La doctrine qui se propose principalement de rappeler l'origine et la destination sociale des forces matérielles, de « discipliner les intelligences afin de reconstruire les mœurs » ne sera acceptée des riches, des gouvernants et des lettrés que lorsque ceux-ci seront entraînés par le courant irrésistible de l'enthousiasme populaire.

En bref, nos prolétaires — « philosophes spontanés » — sont seuls susceptibles, avec les femmes, de devenir « les auxiliaires décisifs » des apôtres positivistes, — « prolétaires systématiques ».

La classe méditative et la classe productive sont liées naturellement par des affinités intellectuelles et morales. « Les deux genres d'esprit, précise notre Maître, présenteront de plus en plus le même instinct de la réalité, une semblable prédilection pour l'utilité, et une égale tendance à subordonner les pensées de détail aux vues d'ensemble. »

Chez les uns et les autres, par influence réciproque, se devront développer « les généreuses habitudes d'une sage imprévoyance naturelle, et un pareil dédain des grandeurs temporelles ».

Le prolétariat se tourne donc naturellement vers le pouvoir spirituel qui doit le protéger. Il en est l'auxiliaire pour « le triple office social d'appréciation, de conseil et même de préparation ».

Mais cela même, contrairement au préjugé révolutionnaire, doit lui interdire « toute participation habituelle au pouvoir temporel », celui du gouvernement politique comme celui du gouvernement économique.

Notre temps est dénué affreusement de spiritualité. Aussi les superstitions matérialistes se sont malheureusement propagées dans le peuple. On ne croit plus qu'à la contrainte, à la force. Il semble qu'en attribuant au prolétariat la plus grande puissance de la civilisation, on le livre à la tyrannie absolue de l'argent et du commandement.

La synthèse positive est toujours relative. Aussi, même là, en supposant la carence absolue du spirituel, elle maintient, « comme ressource extrême », le droit à l'insurrection. Ainsi se trouvent

« conciliées radicalement la subordination habituelle avec la révolte exceptionnelle, comme l'exigent à la fois le bon sens et la dignité humaine ».

Récemment, un publiciste phalanstérien accusait Comte de préconiser je ne sais quelle dure ploutocratie. Il devait confondre avec Saint-Simon. Mais il est assez courant de lui imputer aussi d'avoir voulu établir le despotisme temporel et spirituel des savants. Cette niaiserie est de Renan, dont la pensée fut souvent très loin de valoir l'écriture.

Comte, au contraire, interdit le gouvernement aux intellectuels bien plus nettement qu'aux prolétaires. Pour ceux-ci, sans doute, « un défaut ordinaire de notions et d'habitudes administratives » les rend « peu propres aux divers offices spéciaux du gouvernement, mais il n'en résulte aucune exclusion quant à l'autorité suprême, envers toutes les hautes fonctions temporelles qui exigent une vraie généralité sans supposer aucune spécialité ».

Tandis que « l'élévation des vues et des sentiments » manquent trop chez les savants, « principalement en France où le régime académique a tellement rétréci l'esprit, desséché le cœur et énervé le caractère, que la plupart d'entre eux sont inhabiles à la vie réelle, et surtout indignes du moindre commandement, même scientifique ».

IV

Parce qu'il est la substance sociale même, le prolétariat se relie directement au patriciat comme au sacerdoce.

Mais ce patriciat, on l'entend bien, n'est point notre parasitique et innombrable classe moyenne. Il est très réduit, pour être mieux concentré, mieux surveillé, plus responsable. Cette union du prolétariat et du patriciat « éteindra une bourgeoisie où réside essentiellement l'anarchie occidentale ».

Ce sera, conséquemment, éteindre les basses ambitions du parasitisme social qui sont un des ferments les plus actifs de notre anarchie. Ces temps derniers, nous avons assisté à des manifestations d'étudiants criant leur misère. On ne peut qu'être ému de leurs souffrances. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a dans les difficultés que rencontrent en ce moment les intellectuels, les petits rentiers, les petits propriétaires, les fonctionnaires comme une réaction organique du corps social contre le parasitisme envahissant.

Partout, en l'année qui vient de finir, la récolte du blé a été terriblement déficitaire, et la consommation du pain dans le monde croît constamment. En trente ans, elle a doublé. Or, faute de main-d'œuvre agricole, sur notre sol si fertile, qui pourrait nourrir le

double d'habitants, les emblavures sont remplacées par des prairies.

La détresse des étudiants est émouvante ; mais voici des chiffres. En 1913, nos collèges et lycées enseignaient à 200.000 élèves, dont 30.000 jeunes filles, hélas ! le mépris du travail utile, des humbles vertus de la ménagère, de la tâche quotidienne, obscure mais indispensable, qui, selon le mot du poète,

Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Nos seize universités comptaient 41.000 étudiants, dont 15.000 en droit, 9.500 en médecine, 6.000 en lettres, etc.

Du temps de Comte, vers 1850, il y en avait en tout 6.500. En 1870, il n'y en avait encore que 11.000. Et cependant les lettres, les arts, les sciences, la philosophie étaient aussi cultivés qu'aujourd'hui.

L'existence normale, celle qui peut être pleinement heureuse, c'est celle du prolétaire.

« Quand on sera partout garanti des nécessités oppressives, dit Comte, on sentira combien sont contradictoires les réclamations contre l'égoïsme et l'oisiveté des riches, tant que les pauvres érigent cette ignoble existence en but final de leurs propres travaux. »

V

Comme le philosophe et la femme, afin de pouvoir régler la richesse et le commandement, il importe que le prolétaire y reste étranger. Mais il faut aussi qu'il soit garanti des « nécessités oppressives ». Comment ?

Auguste Comte fait intervenir ici la théorie positive du travail. Comme la richesse, il est social dans sa source et doit être social dans sa destination. Le travail, qui n'est que le troisième facteur de la production, doit être gratuit. Nous avons hérité de nos pères, gratuitement, des capitaux : nous devons les transmettre, accrus de notre apport, à nos successeurs. C'est ainsi que l'Humanité grandit et que nous nous assurons une postérité de plus en plus perfectionnée.

Le salaire ne saurait rémunérer le travail, puisque la participation des aïeux et de l'ensemble social est presque tout. Le salaire est donc « la condition d'existence, le moyen d'agir, mais non le prix du travail ». Il ne paye jamais « la partie essentielle du service correspondant, mais seulement sa partie matérielle ». Aussi doit-il être suffisant à l'entretien convenable de la famille du prolétaire, comprenant sept personnes, car le rôle du prolétariat ne consiste pas seulement à nourrir la race, mais encore à la régénérer, à la reproduire. Le salaire doit aussi suffire à renouveler les matériaux et réparer les instruments.

Il ne rétribue jamais le service, dont l'obligation, d'ailleurs, est commune à tous et qui « ne comporte jamais d'autre vraie récompense que la satisfaction de l'accomplir, et la gratitude active qu'il détermine spontanément ».

C'est ainsi que les prolétaires sont appelés à devenir de « vrais fonctionnaires publics, à la fois spéciaux et généraux ».

Quand cette théorie positive du salaire fut émise, les pontifes de l'économie politique ne manquèrent point de crier à l'utopie.

Or il se trouve que cette utopie, qui contribuerait à résoudre, entre autres, cette angoissante question de la dépopulation française, est appliquée, depuis quelques années, dans la mesure de ce que peut l'initiative privée, par les grands industriels du Dauphiné, de Normandie et du Nord. En effet, ceux-ci ont fondé 72 caisses de compensation à l'effet de constituer un sursalaire familial. Le bénéfice de ce sursalaire est assuré ainsi à un million d'ouvriers et employés de ces usines; 300.000 familles, présentement, en profitent.

Il en est toujours ainsi des prétendues « erreurs » intellectuelles et des « utopies » sociales de notre Maître.

Pour parfaire l'incorporation du prolétariat à la société, Auguste Comte avait proposé aussi que tous les chefs de famille devinssent propriétaires de leur logement, de leurs meubles et objets personnels. « L'appropriation du domicile, dit-il, comporte indirectement une réaction générale sur le cœur et l'esprit, en augmentant la fixité des sentiments et des pensées d'après celle des habitudes. »

Je pourrais, là encore, citer de nombreuses œuvres qui se préoccupent d'appliquer cette partie du programme social positiviste.

Mais je ne veux pas abuser plus longtemps de votre longanimité. Il faut conclure.

VI

Au lieu des mirifiques « harmonies économiques » promises par nos économistes, la concentration de plus en plus nécessaire de la richesse tend à instituer une insupportable tyrannie de l'argent qui, peu à peu, dissout toutes les institutions de la civilisation.

Le nœud du drame politique qui se déroule présentement sous nos yeux, et dont l'atroce guerre ne fut qu'un sanglant épisode, est là.

Cette « anarchie dispose les praticiens à négliger leurs devoirs et les plébéiens à méconnaître leur dignité ».

Dès lors, ceux-ci, méconnaissant la véritable puissance du nombre, qui est spirituelle, ne croient plus et n'ont plus recours qu'à la violence. Il s'est trouvé d'ailleurs un lettré, un soi-disant

penseur, qui s'imaginait original parce qu'il était incohérent et confus, pour faire l'apologie de cet instinct dégradant.

Mais la violence ne forme et ne réforme rien : elle détruit. Or, détruire la concentration de la richesse, par exemple, c'est disperser, anéantir le capital d'administration, la productivité du travail.

Le positivisme seul résout ce grave problème de l'incorporation du prolétariat à la société, et d'abord en prescrivant le dévouement des forts envers les faibles et la vénération de ceux-ci pour ceux-là. Ce qui implique la restauration de la puissance spirituelle qui seule peut réprimer, diriger, régler les grandes forces temporelles. Le prolétariat, dont la véritable destinée est d'être l'auxiliaire énergique du pouvoir spirituel, ne peut évidemment échapper à l'exploitation, à toute compression, à la tyrannie que si la persuasion et la sympathie dominent la contrainte et l'antagonisme des intérêts.

Le positivisme est, somme toute, le véritable socialisme, au sens propre du mot, qui est de subordonner le détail à l'ensemble, l'égoïsme à l'altruisme, l'individuel au social. C'est un socialisme d'inspiration, de méthode et de but.

Auguste Comte avait converti à la doctrine de l'ordre des ouvriers révolutionnaires et même communistes. Pourquoi ne reprendrions-nous pas cette propagande ? Je sais, par expérience, qu'elle n'est jamais vaine.

L'heure est à l'action féconde. Ne soyons pas de ces lâches que le Dante laissait avec les avarés au seuil de l'Enfer, — « car les damnés tireraient d'eux quelque gloire » ; « ces âmes viles qui vécurent sans infamie et sans honneur » ; ceux « qui ne furent ni rebelles ni fidèles » à l'Humanité, « mais qui ne songèrent qu'à eux-mêmes », — les Ponce-Pilate, les neutres...

Redoublons de zèle, mes chers coreligionnaires. Ne nous attardons pas aux vaines recherches stérilisantes, aux discussions dispersives. Éprouvons dès maintenant la qualité de notre positivisme dans l'action. Les résultats nous classeront. Honorons le plus magnifique des maîtres, Auguste Comte, en nous exaltant aux rayonnements de son âme. La réalité, l'utilité, la beauté, la bonté, voilà nos critères. Le dévouement, dans le bon sens, c'est tout le positivisme.

Et cela, le prolétariat peut l'entendre. Semons donc, dans le peuple, à larges gestes. La moisson sera belle. Car le champ est immense qui fut arrosé de tant de larmes et de sang.

Le positivisme, religion de l'Humanité, c'est désormais toute l'espérance des hommes....

HISTOIRE DU POSITIVISME

LE PREMIER DISCIPLE DE COMTE.

D'après Comte lui-même, ce fut C.-J. B. Bonnin, publiciste, né à Paris, le 4 octobre 1772. Nous n'avons pu déterminer exactement la date de sa mort, qui eut lieu vers 1840.

Dans une lettre à Pierre Laffitte, du 13 Dante 61 (28 juillet 1849), Auguste Comte écrit :

« Le lendemain même de notre adieu, j'ai fait une dernière visite douloureuse à la malheureuse fille de mon meilleur ami. Je l'ai trouvée mourante, mais sans craindre pourtant de la perdre si promptement. Dimanche, en cheminant à ma séance religieuse, j'ai lu un billet, qu'on venait de me remettre sans que j'en prévisse le contenu, et par lequel on m'annonçait qu'elle avait expiré vingt-quatre heures auparavant, quelques heures sans doute après son dernier serrement de ma main ! Vous jugez quel effort j'ai dû immédiatement exercer pour accomplir dignement la plus longue de mes séances (4 h. 1/2 pleines), relative à l'appréciation systématique du XVIII^e siècle ! Outre que c'était la fille de mon vieil ami, dont elle me rappelait les qualités morales, je connaissais depuis vingt ans Mlle Bonnin, qui n'avait que treize ans quand je me liai avec son père. Cet intérêt naturel s'était beaucoup accru après la mort de celui qui s'honorait, comme vous savez, d'être mon premier disciple quoique ayant quatre ans de plus que mon propre père (1). Pendant ces trois années, et surtout depuis la République, j'avais beaucoup apprécié la valeur morale qui se développait noblement chez cette malheureuse fille, profondément liée de cœur à la régénération sociale, et fort capable de la seconder par sa rare énergie combinée avec sa touchante pureté. Cet hiver, elle venait de sacrifier sciemment son humble avenir industriel aux soins qu'exigeait une mère égoïste, dont l'obstination personnelle dans un ennuyeux séjour a certainement concouru à tuer la fille, après avoir notablement hâté la mort du mari... »

Dans la préface du tome premier du *Système de politique*

(1) Louis Comte, né le 17 août 1776, décédé le 10 juin 1859.

positive, datée du 23 aristote 63 (20 mars 1851), Comte cite encore le nom de son premier disciple, Charles Bonnin :

« Je confiais à mes amis, il y a vingt ans, que tous mes vœux se bornaient à obtenir un jour cinquante adhésions profondes dans le monde entier, et alors je n'en avais pas une seule. Toutefois, pendant la majeure partie de mon isolement, ma constance fut ensuite soutenue par l'admirable conversion d'un énergique révolutionnaire, digne ami du grand Carnot. Charles Bonnin, qui aurait pu être mon père, s'honora, pendant sa noble vieillesse, de devenir mon premier disciple, en dédaignant trop ses propres écrits. »

Il ressort de ces documents que Comte avait fait la connaissance et reçu l'adhésion de Charles Bonnin vers 1829.

Voici la liste des principaux ouvrages de celui-ci : *Excellence de Corneille*, in-8°, 1791 ; *Réflexions sur Montesquieu*, in-8°, 1795 ; *Ordre de la culture des connaissances humaines*, in-12, 1798 ; *Droit public français*, in-8°, 1809 ; *Considérations politiques et morales sur les constitutions*, in-8°, 1814 ; *Études législatives*, in-8°, 1821 ; *Pensées, suivies des éloges de Corneille et de Montesquieu*, précédée d'une notice historique par M. Lemonier, 1824 ; *Lettres sur l'éducation*, in-12, 1825 ; *A madame Bonnin*, recueil de pièces en vers et en prose, in-12, 1825, etc.

Après son adhésion au positivisme, Charles Bonnin n'a plus rien publié, semble-t-il. C'était un modeste et un sincère, et, malgré de fortes études, son expérience politique et sociale, il s'effaça complètement devant son jeune maître.

Dans un livre paru récemment, *La Pensée française*, anthologie des auteurs de maximes du xvi^e siècle à nos jours, par Louis Cario et Charles Régismanset, les sentences suivantes de Charles Bonnin ont été reproduites :

« — La philosophie est dans la conduite et non dans les discours.

« — Je ne trouve rien de plus humiliant pour le mérite que l'obligation de demander ce qui lui est dû, et pas de plus petit orgueil que de n'accueillir que ceux qui demandent.

« — Constater une erreur, c'est découvrir une vérité.

« — Les plaisirs des riches sont des ennuis de convention.

« — L'amour-propre est à l'esprit ce que la sensibilité physique est au corps : leur trop de délicatesse vient de leur faiblesse et ne prouve nullement la bonté des organes.

« — La société habituelle des femmes est aussi pernicieuse que l'usage hors de raison du vin ; elle tue moralement et fait dégénérer physiquement.

« — Combien d'hommes ne doivent leur moralité qu'à une occupation assidue qui les arrache à eux-mêmes. »

C'est surtout comme premier disciple de Comte que le nom de Charles Bonnin passera à la postérité.

LA vie des individus et celle des peuples se composent alternativement de spéculation et d'action, ou, en d'autres termes, de tendances et de résultats. Ces deux ordres de faits s'entrelacent de mille manières dans l'existence réelle. Le pouvoir spirituel a pour objet propre et exclusif le règlement immédiat du premier, le pouvoir temporel celui du second. Chacun des deux pouvoirs agit légitimement, toutes les fois qu'il se renferme strictement dans sa sphère naturelle d'activité, du moins en tant que la distinction est humainement possible.

Auguste Comte

DIFFUSION, INFILTRATION DU POSITIVISME

LA DICTATURE POSITIVISTE DE BOLIVAR.

Dans la *Revue de l'Amérique latine* du 1^{er} février, M. Marius André termine sa belle étude sur « Bolivar et la démocratie » dont nous avons déjà eu l'occasion de citer les pages les plus nettement inspirées de l'esprit positif. Les deux derniers chapitres seraient à reproduire en entier. C'est à regret que nous nous bornons à citer quelques extraits, se rapportant plus directement à Comte, du douzième chapitre intitulé : « la dictature positiviste contre le joug des parleurs intrigants et des militaires politiques », et qui sont d'une actualité toujours aussi vivante :

« L'union de tous les honnêtes gens est faite au bord du précipice ; tous demandent un maître, un chef, le seul qui peut les sauver. En attendant qu'une nouvelle assemblée constituante soit élue et puisse légiférer, Bolivar se trouve investi de la dictature à la fois légalement et par une impulsion populaire irrésistible.

« Nous voici dans la période la plus noble et la plus pathétique de son existence, celle où il a mérité le plus l'admiration et la reconnaissance du monde civilisé et, tout particulièrement, de son Amérique. Or, c'est précisément celle dont la plupart de ses panégyristes américains parlent avec une gêne trop évidente lorsqu'ils ne l'escamotent pas. Ils jettent sur ce Bolivar de 1828 un voile honteux ; ils plaident les circonstances atténuantes en sa faveur : « Il faut l'excuser, lui pardonner ; son génie s'était obscurci sous l'influence de la maladie qui déjà minait son corps : c'est pourquoi il devint clérical et réactionnaire. » Eh ! que voulez-vous qu'il devint lorsqu'il n'y avait pas d'autre moyen de salut que le catholicisme et le retour au « noble joug du passé » (1), retour provisoire en attendant l'établissement de l'ordre nouveau que les principes révolutionnaires sont impuissants à créer. Le corps de Bolivar peut être malade, mais jamais son esprit n'a été mieux portant ;

(1) Les expressions et phrases entre guillemets sont tirées de la *Politique positive* d'Auguste Comte.

il obéit aux lois de la raison, à celles qui se dégagent des expériences millénaires de l'histoire, à celles que les plus grands sages de l'humanité ont formulées avant lui et formuleront après. Bolivar est le grand positiviste au pouvoir. Auguste Comte n'a pas encore publié sa *Politique positive* ; comme tous ses contemporains il connaît le nom du Libérateur, mais il ne sait rien de ce qui se passe en Colombie en 1828. Bolivar ignore vraisemblablement jusqu'au nom de Comte ; mais les deux génies, celui de la pratique et de l'action, celui de la théorie et de la pensée, se sont rencontrés, et l'accord a été si parfait qu'on dirait que le philosophe français a eu présents à l'esprit les actes du dictateur américain en écrivant maintes pages de sa *Politique*.

« On ne saurait, dit Comte, terminer la révolution avec les doctrines qui l'ont commencée. Ce qui servait à détruire ne peut servir aujourd'hui à reconstruire. » Bolivar a été, au début de sa carrière, violemment révolutionnaire, il a poussé jusqu'à l'extrême injustice la haine contre le gouvernement espagnol parce que « une haine aveugle envers le passé était alors indispensable pour sortir énergiquement de l'ancien régime ». Le but atteint, l'émancipation entière exige que l'on rende « à tout le passé une complète justice », que l'on ressoude la chaîne entre les vivants et les morts et, puisque les principes révolutionnaires sont destructeurs, « incapables de rien organiser, sauf le doute, le désordre et la dégradation », l'entière émancipation exige que l'on écoute la leçon des morts.

« Quels spectacles donnent à la Colombie ceux qui restent fidèles aux principes révolutionnaires et les gens sans vergogne qui les exploitent ? Les mots, les phrases du philosophe se pressent en foule pour répondre :

« Le régime parlementaire est incompatible avec la régénération intellectuelle et morale. »

On consomme sa vie « dans une activité stérilement raisonneuse ».

On tranche « journallement, avec la plus déplorable légèreté, sans aucun guide et sans le moindre frein, les questions politiques les plus fondamentales ».

« Sauvages déclamations .. Éternelle consécration du désordre... Insurrection de l'individu contre l'espèce... Toutes les idées antisociales ont été soulevées et réduites en dogmes... Passions anarchiques, dogmes subversifs... »

« Suivant le principe fondamental du négativisme, chacun ne reconnaît d'autre autorité que la sienne. » On remet « chaque jour en discussion indéfinie les bases même de la société ».

« Résultat : la dissolution, la sanglante barbarie. Remède contre le joug des parleurs intrigants » : « le noble joug du passé » et

« l'avènement de la dictature qui dispense la doctrine organique de
« se soumettre à des assemblées toujours disposées à perpétuer
« l'état révolutionnaire ».

« Que sera la dictature de Bolivar? La voici très nettement
caractérisée, non par des « cléricaux » et des « obscurantistes »,
mais par la philosophie positive, en quelques phrases qui mériteraient
d'être gravées sur l'airain et déposées sur la tombe du Libérateur :

« *Aucun gouvernement, quelque pratique qu'il devienne, ne pouvant
jamais se passer d'une doctrine générale, une telle dictature
devait offrir un caractère plus ou moins rétrograde afin de remplir
suffisamment sa destination transitoire. Car toutes les notions
d'ordre se rapportaient nécessairement au type ancien, tant que la
conception finale n'avait point surgi. L'épreuve décisive qui venait
de manifester la nature anarchique de l'esprit métaphysique devait
désormais le reléguer dans l'opposition sans le laisser participer
au gouvernement autant qu'il le fit avant la crise quand sa tendance
restait méconnue. Il fallait donc que la dictature de transition
fût animée d'inclinations catholiques...* »

« Il fallait même plus que des « inclinations catholiques » dans
un pays de civilisation et de croyances catholiques comme la Colombie.
Les mesures que le dictateur allait prendre pouvaient, devaient même,
dans certains cas, avoir un caractère transitoire. Celles qui concernaient
l'exercice du culte, le maintien et la défense de la tradition religieuse,
la coopération du clergé à l'œuvre d'éducation du peuple et des élites,
ne devaient pas avoir ce caractère. Bolivar l'avait compris dès son
premier contact avec les responsabilités du pouvoir. »

SOCIOLOGIE ET BIOLOGIE.

Dans une chronique intitulée « Sociologie monarchiste », parue dans *l'Action française* du 6 mars dernier, M. Georges Havard critique certaines assertions de M. Bouglé et il lui reproche d'avoir fait cette confusion volontaire, d'entendre par science une science politique ou sociale dont les prémisses seraient fournies par la biologie. M. Georges Havard condamne avec raison cette philosophie organiciste qui paraît parfois inclure la science sociale dans la biologie. A ce propos, il fait une citation d'une vieille page de M. Maurras, parue dans *la Gazette de France* du 28 janvier 1904, qu'il nous paraît intéressant de reproduire, comme pleine d'esprit positiviste et de justesse :

« Taine, esprit unitaire, aimait à observer les lois de l'être vivant dans les lois plus générales et plus simples de l'être chimique ou physique : il parlait d'un écrivain comme d'un liquide ou d'un gaz. Bourget a appris de Cl. Bernard que la vie a quelque chose de propre et les lois de la vie quelque chose de spécifique : *le mouvement de Bourget a été prolongé et continué* par la génération qui le suit *dans le même sens*. Il a senti la différence de la science de la vie et des sciences physiques et chimiques : *nous nous efforçons à notre tour de faire sentir la différence de la science des sociétés et de la science de la vie...* La politique est une chose, la médecine en est une autre ; elles ont des points de contact, elles ne sont pas identiques ; elles sont même loin de l'être, et la ressemblance des mots n'en cache que mieux la diversité des objets. *Race* en biologie est par exemple extrêmement éloigné de correspondre à *race* en histoire et en politique : la *race* historique ou nation a des analogies avec la *race* biologique, mais que de différences ! Ces différences n'étaient pas saisies, *il y a quatre ans*, par certains philosophes démocrates et chrétiens que nos procédés philosophiques trompaient : pour M. Fonsegrive *comme pour M. Bouglé*, science ne pouvait vouloir dire que biologie, *il existe une science politique*, voilà ce que nous avons eu l'honneur et le plaisir de certifier à ces messieurs... *La société humaine a d'autres lois que celles de la biologie.* »

On ne saurait mieux dire et penser.

RENAN, PASTEUR ET COMTE.

Dans une lettre à son ami et médecin, le D^r Fuquet, Renan écrivait le 23 avril 1882 :

« ...Il [Pasteur] est, en ce moment, uniquement préoccupé de son discours, qu'il doit prononcer jeudi, et auquel je dois répondre. Vous verrez notre petit tournoi. Je crois qu'on sentira bien ma haute admiration pour Pasteur, quoique j'aie dû rectifier un peu ses jugements trop peu sympathiques sur la philosophie de Littré et d'Auguste Comte. C'est un savant de premier ordre, *un peu novice en philosophie.* »

LA SCIENCE AU MOYEN AGE.

Dans la *Revue Montalembert* du 25 novembre, M. Charles Bioche publie une étude sur « la renaissance scientifique au moyen âge » qui confirme une des vues historiques

d'Auguste Comte les plus généralement contestées jusqu'ici.
En voici quelques extraits :

« Frédéric Houssay, doyen de la Faculté des sciences de Paris, mort en 1920, naturaliste et archéologue de grande valeur, écrivait :

« S'il s'agit aujourd'hui de tracer à grands traits l'histoire des progrès d'une science physique ou naturelle, combien d'auteurs, et non des moindres, se contentent d'un schéma approximatif analogue au suivant : Au commencement il n'y avait rien ; l'homme se satisfaisait avec quelques vagues légendes ou quelques dogmes étroits. C'était la période antique, de laquelle émerge isolé, et sans qu'on s'en étonne, le miraculeux Aristote : au milieu il n'y avait pas beaucoup plus : et c'étaient les ténèbres du moyen âge. Et à la fin, on sait tout ; c'est la brillante époque du XVIII^e et du XIX^e siècles, prodigieuse éclosion de toutes les sciences, merveilleux éclaircissement des idées.

« Cette façon d'exposer, aussi simple à comprendre que facile à retenir, et, avec cela, flatteuse, suffit aux besoins ordinaires de la curiosité contemporaine, et l'on passe à l'exposé des découvertes actuelles. Mais combien elle est éloignée du vrai, tant par sa simplicité que par son manque de modestie.

« L'humanité ne date pas d'hier, ni même d'avant-hier ; et nul essor, si important qu'il paraisse, ne doit être tenu pour autre chose que pour la détente d'un effort antérieur. Il est injuste d'oublier à l'honneur ceux qui ont été à la peine, et à la peine obscure, car les plus pénétrants, les plus hardis, les plus novateurs, ceux auxquels l'humanité doit la plus grande part de ses lents progrès n'ont presque jamais été compris de leurs contemporains, et en ont souffert, moralement toujours, et matériellement quelquefois ».

« Après un naturaliste, je citerai un maître de la physique mathématique, qui fut aussi un très érudit historien des sciences, Pierre Duhem. Celui-ci a écrit au début de ses *Études sur Léonard de Vinci* :

« L'histoire des sciences est faussée par deux préjugés, si semblables qu'on pourrait les confondre en un seul ; on pense couramment que le progrès scientifique se fait par une suite de découvertes soudaines et imprévues ; il est, croit-on, l'œuvre d'hommes de génie qui n'ont point de précurseurs.

« C'est faire utile besogne que de marquer avec insistance à quel point ces idées sont erronées, à quel point l'histoire du développement scientifique est soumise à la loi de continuité.

« Les grandes découvertes sont presque toujours le fruit d'une préparation lente et compliquée, poursuivie au cours des siècles

« Les doctrines professées par les plus puissants penseurs, résultent
« d'une multitude d'efforts, accumulés par une foule de travailleurs
« obscurs. Ceux-là même qu'il est de mode d'appeler les créateurs,
« les Galilée, les Descartes, les Newton n'ont formulé aucune
« doctrine qui ne se rattache par des liens innombrables aux
« enseignements de ceux qui les ont précédés. Une histoire trop
« simpliste nous fait admirer en eux des colosses nés d'une géné-
« ration spontanée, incompréhensibles et monstrueux, dans leur
« isolement; une histoire mieux informée nous retrace la longue
« filiation dont ils sont issus. »

« A diverses époques, des écrivains scientifiques dont la plupart
sont peu suspects de partialité en faveur du moyen âge, ont témoi-
gné que celui-ci avait préparé l'éclosion de la science moderne.

Dans son *Histoire des mathématiques*, publiée en pleine Révo-
lution, Montucla n'attribue aux moines du moyen âge que la
transmission du « trésor des sciences ». Le moyen âge eut un
rôle plus important, il contribua à augmenter ce trésor des sciences.
Auguste Comte, dans un *Cours de philosophie positive* insiste
sur les services rendus par l'astrologie et l'alchimie du moyen âge
à l'astronomie et la chimie des temps modernes en fournissant :
« les longues suites d'observations et d'expériences qui ont plus
« tard servi de fondement aux premières théories positives de
« l'une et l'autre classe de phénomènes ».

« Voici ce qu'on retrouve dans la première des leçons professées
par Berthelot au Collège de France, en 1866 :

« Ces deux rêves, ces deux chimères, *Pierre philosophale, élixir
« de longue vie*, sont les deux origines de la chimie. Dans la
« poursuite des grandes entreprises, l'homme a souvent besoin
« d'être animé et soutenu par des espérances surhumaines. La
« poursuite de la pierre philosophale et celle de l'élixir de longue
« vie ont fini par aboutir aux plus grandes découvertes.

« A l'une de ces poursuites, celle de la pierre philosophale,
« répond la chimie minérale, réduite en système à la fin du siècle
« dernier par Lavoisier et ses contemporains. L'autre chimère,
« l'élixir de longue vie, a donné naissance à la chimie organique. »

« Pour qu'on puisse apprécier la valeur des résultats obtenus
par les savants du moyen âge, nous citerons des savants modernes,
particulièrement qualifiés, soit pour les sciences exactes, soit
pour les sciences naturelles :

« Le XIII^e siècle, écrivait M. Chasles en 1837, dans la fameuse
« note XII de son *Aperçu historique*, marque une ère nouvelle
« dans l'histoire des sciences. Il prépare leur rétablissement en
« répandant la connaissance usuelle du système de numération
« arabe, de l'algèbre et de plusieurs ouvrages importants de l'École

« grecque. Cette époque est presque aussi féconde en écrivains
« dont les noms sont restés et honorent le moyen âge.

« Le xiv^e siècle, trop peu connu encore, nous semble avoir rem-
« pli sa tâche; les études mathématiques ont continué d'être cul-
« tivées, et *elles ne sont point réduites à la reproduction ou à l'imi-
« tation de quelques ouvrages arabes*; de premiers efforts ont été
« faits pour appliquer les connaissances acquises et pour aller au
« delà; les esprits ont été préparés à la lecture des textes grecs et
« au mouvement rapide et général qui a produit, dans le siècle
« suivant, le renouvellement des sciences. »

« Frédéric Houssay a écrit, dans l'ouvrage que j'ai cité au début
de cet article :

« Le xiii^e siècle est, pour les sciences comme pour les arts, une
« époque active. Il faut signaler comme un événement consi-
« dérable de la renaissance scientifique les œuvres de trois domi-
« nicains presque contemporains : Vincent de Beauvais (1200-
« 1264), Albert le Grand (1193-1280) et Thomas de Cantimpré
« (1200-1270). »

Dans la *Revue générale des sciences*, bien connue dans le monde
scientifique, M. George Sarton, spécialiste de l'histoire des sciences,
rendant compte d'un ouvrage allemand sur le développement des
sciences naturelles, écrivait : « L'auteur a très heureusement insisté
« sur ce point, qu'il faut dater la Renaissance scientifique du
« xiii^e siècle, et qu'en tout cas il ne peut être question, à partir du
« xiii^e siècle, des *ténèbres* du moyen âge. »

L'OBLIGATION de tout expliquer ne conduit à tout justifier
que ceux qui ne savent point, en sociologie, distinguer
l'influence des personnes de celle des situations.

Auguste Comte

LE MOUVEMENT POSITIVISTE

FONDATION D'UNE SOCIÉTÉ DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITIONS POSITIVISTES.

Nous remercions les positivistes d'actes qui ont répondu avec empressement à notre appel pour la constitution de la Société. Nous renouvelons cet appel. *L'organisme que nous nous proposons de créer est indispensable.*

Dans le prochain numéro du *Bulletin*, nous fixerons la date de la réunion préparatoire.

NOS CONFÉRENCES.

Les huit conférences sur « le Positivisme, vue d'ensemble », organisées par la *Société positiviste internationale* et le *Groupe Auguste-Comte*, se sont terminées le 14 mars par un très clair et très éloquent exposé de « la religion de l'Humanité » de M. Émile Corra, qui a été chaleureusement applaudi. Et notamment quand il annonça que cet enseignement positiviste, en plein centre du quartier des Écoles, serait repris l'année prochaine.

Notre tentative a eu un plein succès. Un nombreux public, fidèle, attentif et sympathique, a suivi ces conférences. Beaucoup d'auditeurs se sont procuré ensuite des ouvrages positivistes. C'est une bonne semence.

Quels que soient les points de doctrine qui peuvent les séparer de M. Émile Corra, tous les positivistes lui seront reconnaissants de son activité et de son dévouement au positivisme.

Il est un exemple. La seule foi sincère est celle qui agit pour des résultats.

PROMENADE-CONFÉRENCE A LA MAISON DE CLOTILDE.

La Société des Promenades-conférences avait chargé M. Léon Gosset de conduire une visite à la maison de Clotilde de Vaux, « la tendre inspiratrice » d'Auguste Comte.

Cette conférence eut donc lieu, le lundi 6 mars, 5, rue Payenne, dans la maison où mourut Clotilde et que nos confrères brésiliens ont aménagée pieusement, mais prématurément, semble-t-il, en temple de l'Humanité.

FÊTE DE LA CIVILISATION MILITAIRE.

Cette fête a été célébrée au siège de la *Société positiviste*, le dimanche 18 mars, par un beau discours de M. Émile Corra, des lectures appropriées de la Bible, d'Eschyle et une partie musicale comportant l'exécution intégrale du *Trio* de Benjamin Godard, sous la direction artistique de notre ami M. Hyard.

Précédemment, le 18 février, la *Société positiviste* avait célébré le centenaire de la naissance de Pierre Laffitté.

QUAND l'intérêt personnel est considéré, dans les relations privées, comme le seul mobile dans l'énergie duquel on puisse mettre ordinairement une confiance suffisante, peut-on s'étonner que le pouvoir central soit conduit à user du même moyen d'action ? Ce résultat affligeant ne doit pas plus être imputé aux gouvernants qu'aux gouvernés, il tient à leurs fautes mutuelles.

Auguste Comte

BIBLIOGRAPHIE

I. — Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme.

MC QUILKIN DE GRANGE. — *La courbe du mouvement sociétal*, in-8°, 300 p., 7 fr. 50, Librairie-bibliothèque Auguste Comte.

II. — Ouvrages de critique ou de culture générale.

- AUGÉ-LARIBÉ. — *Le paysan français après la guerre*, in-16, 6 fr.
L. APPERT, L. GUÉNOT, etc. — *Eugénique et sélection*, in-8°, 15 fr.
H. F. AMIEL. — *Fragments d'un journal intime*, 3 vol., in-16, 82 fr. 50. Crès.
VICOMTE G. D'AVENEL. — *Les revenus d'un intellectuel de 1200 à 1913. Les riches depuis 700 ans*, in-16, 405 p., 7 fr., Flammarion.
J. M. BALDWIN. — *Logique affective et logique esthétique*, in-8°, 336 p., 20 fr., Alcan.
S. BAUER. — *La reconstruction de la protection ouvrière internationale depuis la paix de Versailles*, in-8°, 20 fr., Noirclerc, Lyon.
JOSEPH BLACHE. — *Vrais noirs et vrais blancs d'Afrique au xx^e siècle*, in-16, 461 p., 7 fr., Caillette, Orléans.
MAURICE BOUCHOR. — *Les symboles*, in-18, 6 fr. 75. Lemerre.
BARBIER. — *Histoire populaire de l'Église, IV. Les temps modernes*, in-8°, 12 fr., Lethielleux.
E. BERL. — *Recherches sur la nature de l'amour, la réalité des sentiments*, 396 p., 10 fr., Plon.
MAX BORN. — *Théorie de la relativité d'Einstein et ses bases physiques*, in-8°, 340 p., 25 fr., Gauthier-Villars.
J. BRÉVIÉ. — *Islamisme contre « naturisme » au Soudan français*, in-8°, 320 p., 20 fr., E. Leroux.
TH. BURNIER. — *Ames primitives*, Contribution à l'étude du sentiment religieux chez les païens animistes. In-16, 114 p., 2 fr. 50. Société des Missions évangéliques.

III. — Périodiques.

ARTICLES POSITIVISTES OU TRAITANT DU POSITIVISME.

- LA REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE. — N° 2, mars 1923. — *Paul Descours* : Frédéric Harrison, p. 77. — *Marcel Boll* : Le mouvement philosophique, p. 87. — Bulletin de France, d'Angleterre, des États-Unis, du Brésil, etc.
LES AMITIÉS FORÉZIENNES ET VELLAVES. — N° 15, février 1923. — *Georges Deherme* : Un ouvrier roannais : Jules Ravaté, p. 88.
-

LES LIVRES QUI FONT PENSER

Cent millions, par JEAN DES VIGNES ROUGES, in-18, 282 p., 7 fr., E. Flammarion.

Roman d'aventures. Mais l'auteur de *Bourru, soldat de Vauquois; André Rieu, officier de France; Deviens un chef!* ne saurait s'abaisser au rôle d'amuseur. Il n'imagine que ses aspirations.

André Rieu attribue le sabotage de la victoire aux mercantis. Les châtier en les dépouillant lui paraît la condition essentielle de la reconstitution sociale. Pour cette tâche justicière, la violence est sainte. André Rieu groupera les plus énergiques anciens combattants. Ce seront « les forcheurs », exécuteurs des mercantis. Leur première manifestation sera une reprise violente effectuée sur un profiteur de guerre au bénéfice de l'État.

Voici d'ailleurs la déclaration que l'auteur fait faire à son héros :

« Si je refuse de goûter la douceur de vivre, c'est parce que moi, André Rieu, ancien combattant, je suis là, en 192., dans ce cabinet, vivant et en bonne santé, alors que 1.500.000 de mes camarades, morts pour la France il y a quelques années, attendent encore que leur sacrifice porte des fruits! Jamais l'avenir de la Patrie n'a été aussi menacé; la France se meurt de l'horrible lèpre du mercantilisme criminel. Je suis de ceux que cette vision exaspère... Quand je pense aux malfaiteurs publics, mes poings se ferment, mes dents grincent et de la haine flamboie dans mon cœur. Il me semble que si je n'étais pas ainsi, je me soustrairais à quelque grand devoir! Tenez, vous évoquiez tout à l'heure le bonheur paisible que je pourrais goûter; il m'est arrivé d'en être tenté et de dire : « Bah, laissons aller les choses! » Eh bien, chaque fois que j'ai prononcé ces paroles impies, j'ai revu la nuit, dans mes rêves, tout le cortège de mes amis morts à la guerre et qui me disaient : « Traître, félon!.. » Aussitôt je me redressais, prêt au combat social, puisque c'est le nouveau champ de bataille. Et je ne suis pas le seul à éprouver cet état d'esprit; je m'en suis aperçu le jour où j'ai dit à mes anciens compagnons d'armes : « Debout, frères, la victoire n'est pas assurée! Nous n'avons pas encore tenu jusqu'au bout. La France a besoin de vous, debout! Reprenez votre service, parachevez l'œuvre des Morts! »

Tout ce livre est ainsi écrit. Il exalte le sentiment du plus haut devoir, la volonté de l'ordre, l'amour de la patrie. Et c'est pourquoi

la lecture n'en peut être que salutaire, malgré les réserves que nous avons à indiquer.

L'or est une richesse surfaite et quasi fictive. Qu'il soit accumulé ici ou là, chez les mercantis ou dans l'aristocratie, en Allemagne, en France ou aux États-Unis, cela n'a pas l'importance que lui accorde André Rieu. D'autre part, la façon dont la fortune particulière fut acquise importe beaucoup moins, socialement, que la manière dont elle est administrée.

Or, c'est assurément l'État qui gère le plus mal. Ce n'est pas sa fonction. Il y a des chances pour que « cent millions » entre les mains d'un Welgue, d'un mercanti restent concentrés et donc productifs, tandis que, dans les caisses sans fond de l'État, ils s'évaporeront aussitôt, seront dispersés, et donc improductifs, sinon destructifs.

Sans doute, la cupidité du munitionnaire l'a entraîné parfois à des actes criminels nettement caractérisés, voire à la trahison. Mais cela est affaire de police, — fonction de l'État.

En résumé, ce ne sont pas les mercantis qui ont suscité le gâchis actuel, c'est le désordre qui a fait pulluler les mercantis.

La funeste omnipotence de l'argent dans le monde est la conséquence directe de notre anarchie spirituelle et temporelle.

Malgré ces observations, nous le répétons, ce dernier livre de Jean des Vignes Rouges, comme les précédents, est bon à lire, car il enseigne des principes moraux qui seront éternellement vivifiants et en appelle à l'énergie féconde.

G. D.

Essais de folklore biblique, magie, mythes et miracles dans l'Ancien et le Nouveau Testament, par P. SAINTYVES, in-8°, 800 p., 20 fr., *Librairie critique*.

En neuf chapitres, l'auteur étudie : 1° Le feu qui descend du ciel et le renouvellement du feu sacré ; 2° La verge fleurie d'Aaron ou le thème du bâton sec qui reverdit ; 3° L'eau qui jaillit du rocher sous le bâton ou la flèche : Moïse, Dionysos et Mithra ; Jésus et la source d'eau vive ; 4° Le tour de la ville et la chute de Jéricho ; 5° Les origines liturgiques du miracle de l'eau changée en vin ; 6° Le miracle de la multiplication des pains ; 7° Le miracle de la marche sur les eaux, son origine et sa signification ; 8° L'anneau de Polycrate et le statère dans la bouche du poisson ; 9° Deux thèmes de la Passion et leurs significations symboliques.

C'est un copieux recueil de faits. M. Saintyves y applique une immense érudition. Mais la partie explicative nous a paru négligée. Pour l'auteur, tout se ramène au symbole transmis par la tradition.

Certes, il y a là plus de positivité que dans le rationalisme chronomésocentrique incompréhensif d'un Eickhorn et d'un Paulus; mais ce n'est pas suffisant. La loi des trois états, que l'auteur semble ignorer ou méconnaît, éclaire lumineusement la question. C'est même à cette lumière que cet ouvrage peut être consulté avec fruit, en le considérant comme une contribution à l'étude du fétichisme éternel.

Dans sa préface, l'auteur nous donne un aperçu de sa méthode, à laquelle il ne manque, répétons-le, qu'un sens plus positif de la filiation historique et l'intelligence de la loi des trois états :

« Nous n'avons pas abordé un thème du Nouveau Testament sans rechercher avec soin tout ce qui le prépare dans l'Ancien et inversement, nous n'avons pas traité un thème de l'histoire sacrée d'Israël sans indiquer les répliques ou les applications qu'en fournit le Nouveau Testament. Reimarus pressentait déjà le rôle de la tradition, lorsqu'il voyait dans le songe de Daniel une imitation du songe de Joseph et dans l'étoile des mages une sorte d'adaptation de la colonne de feu et de nuée du récit mosaïque. Aussi bien cette sorte de chaîne n'a pas été rompue en passant de l'un à l'autre recueil et nous n'avons pas cru pouvoir traiter de la marche de Jésus sur les eaux sans parler du passage de la Mer Rouge. Les deux traits sont liés, non seulement de l'aveu des auteurs du Nouveau Testament et de Paul en particulier, mais de toute évidence ce ne sont que deux variantes d'un même thème traditionnel parmi les Juifs. On le retrouve en effet, non seulement dans les vies de Josué, d'Élie et d'Élisée à l'état de miracle, mais dans les Prophètes et dans les Psaumes sous forme de trait poétique destiné à la glorification de Jéhovah. Il n'y a guère de fait saillant dans l'histoire évangélique qui ne passe pour avoir été annoncé par les prophètes ou préfiguré par quelque trait de l'histoire d'Israël. Pour le traditionniste, la prophétie plus encore que le miracle fait présager l'existence d'un thème folklorique; elle atteste à tout le moins l'existence d'une tradition lorsqu'elle n'est pas, comme le miracle lui-même, l'exégèse d'une coutume ou d'une cérémonie traditionnelle. Les exégètes orthodoxes sont d'accord avec l'école mythique pour reconnaître qu'il n'est pas possible de séparer la tradition évangélique de la tradition juive. La chaîne historique, même pour le folkloriste, a une importance capitale, et moins que tout autre il ne peut négliger les indications de l'histoire et de la géographie... Aussi bien, à propos du passage à travers les eaux, n'avons-nous pas oublié les données de l'Avesta ni tel bas-relief mithriaque qui reproduit indiscutablement ce même trait. Nous avons apporté le plus grand soin à la recherche des parallèles grecs et méditerranéens, soit qu'il s'agisse de l'eau jaillie du rocher, de l'eau changée

en vin, des thèmes de la Passion ou de tous les autres traits. Et si parfois nous nous sommes grandement éloignés de la Judée, on reconnaîtra, pour le thème de l'émoi des éléments par exemple, que certains parallèles empruntés à l'Inde ancienne sont infiniment suggestifs. »

G. D.

NOUS AVONS REÇU :

Délivrons-nous du Marxisme, par LUCIEN DESLINIÈRES, un vol. in-8°
222 p., 12 fr., « France-édition ».

Nous lisions cet ouvrage la plume à la main pour en faire un compterendu quand, à la fin du volume, nous avons trouvé cet aveu :

« L'auteur de ce livre a vécu près d'un an dans la Russie soviétique; *il y a rempli des fonctions importantes* qui l'ont mis à même de tout voir. *N'ayant eu qu'à se louer de l'accueil qu'il a reçu de ses frères d'idéal*, il conserve d'eux, avec un affectueux souvenir, *une vive admiration* pour leur foi, leur abnégation, leur indomptable courage. Il sait que si leurs actes n'ont pas toujours été heureux, *leurs intentions étaient pures...* »

Cela suffit. Les positivistes ne peuvent qu'excommunier de l'humanité les monstrueux imbéciles et assassins tortureurs du bolchévisme, ainsi que leurs complices à un degré quelconque.

G. D.

L'INTERMÉDIAIRE

(D. : *Demande.* — R. : *Réponse.*)

R. II. — Il est répondu à cette question dans l'article de l'« histoire du positivisme », de ce n^o, p. 560.

L'Administrateur-Gérant : ALFRED DUBUISSON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE AUGUSTE-COMTE

En rappelant à nos lecteurs que notre librairie se charge de leur procurer, au prix courant, tous les ouvrages positivistes et autres, nous leur signalons particulièrement les brochures de propagande à bon marché et les ouvrages à prix réduits que nous pouvons leur envoyer *franco* :

<i>Nouveau Calendrier des grands hommes</i> . Biographie des 558 personnages dont les noms figurent au Calendrier positiviste. Deux vol. grand in-8° de 500 et 550 p. Les deux.....	8 »
<i>Auguste Comte méconnu. Auguste Comte conservateur</i> . Extraits de son œuvre finale (1851-1857). Préface de LÉON KUN, grand in-8° de viii-336 p.....	3 »
<i>Auguste Comte et son œuvre : le Positivisme</i> , par G. DEHERME, in-16, 128 p., avec deux portraits hors texte, 1909..	1 50
<i>La vie et l'œuvre d'Auguste Comte et de Pierre Laffitte</i> , par le Dr C. HILLEMAND, in-8°, 136 p., 1908.....	2 »
<i>Le Positivisme intégral</i> . Foi, morale, politique, d'après les dernières conceptions d'Auguste Comte, par ALFRED DUBUISSON, in-8° carré de viii-352 p.....	6 »
<i>Considérations générales sur l'ensemble de la civilisation chinoise et sur les relations de l'Occident avec la Chine</i> , par PIERRE LAFFITTE, in-8°, 150 p., 1900.....	2 »
<i>Aperçus généraux sur la doctrine positiviste</i> , par A. M. DE LOMBRAIL. In-12, xii-348 p., 1858.....	3 50
<i>Notice sur la vie et l'œuvre d'Auguste Comte</i> , par JOSEPH LONCHAMPT, in-12, 218 p., 1900.....	1 50
<i>La Révolution française, 1789-1815</i> , par le Dr ROBINET, in-12, 160 p., 1895.....	1 50
<i>La Grande Crise</i> , par le Dr E. SÉMERIE, in-18, 224 p., 1874..	1 50
<i>Positivistes et catholiques</i> , par le Dr E. SÉMERIE in-18, 124 p., 1901.....	1 »
<i>Le Positivisme et l'économie politique</i> , par PIERRE LAFFITTE, in-32, 88 p., 1876.....	0 75
<i>Essai sur la prière</i> , par JOSEPH LONCHAMPT, in-32, 128 p., 1878.	0 75
<i>Pierre Laffitte</i> , par ÉMILE ANTOINE, in-16, 89 p., avec portrait, 1881.....	1 »
<i>Appréciation générale du Positivisme</i> , par ÉMILE CORRA. Précédée d'une notice sur la vie et l'œuvre d'A. Comte par CH. JEANNOLLE, in-8°, 64 p., 1899.....	0 75
<i>Le Positivisme et la question sociale</i> , par le Dr PAUL DUBUISSON, in-8°, 48 p., 1899.....	0 50
<i>Le Positivisme au Congrès ouvrier</i> , par I. FINANCE, E. LAPORTE, F. MAGNIN, in-32, 192 p., 1877.....	0 75

Opuscules de propagande, par G. DEHERME.

- I. *La France militante. Pour l'ordre, pour le progrès*, 36 p.
 - II. *La Culture sociale de la race*, 36 p.
 - III. *L'Idéologie délétère, les superstitions matérialistes*, 48 p.
 - IV. *L'Idéologie salutaire*, 52 p.
 - V. *La France victorieuse en péril. Comment agir*, 40 p
- Chaque fascicule, franco, 0 fr. 50.

LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE AUGUSTE-COMTE

Nous avons dit dans notre déclaration initiale : « Ce sera une *Librairie-Bibliothèque de choix*. Nous n'offrirons que le meilleur. Aucun souci commercial ne nous portera à répandre la peste, c'est-à-dire les livres qu'au sens national, social, moral et humain, auquel nous nous tenons, nous jugeons imbéciles, anarchiques, dépravants et donc pernicieux. »

Ainsi, non seulement les positivistes, mais tous ceux qui s'inquiètent du débordement de boue, d'insanités et de barbarie qui asphyxie et menace de submerger la claire et haute intelligence française, *tous les bons citoyens se feront un devoir d'aider cette entreprise de régénération intellectuelle et morale en nous réservant leurs achats et leurs commandes de librairie, d'abonnements aux Journaux et Revues, etc.*

De notre côté, nous nous efforcerons de les servir rapidement et à leur entière satisfaction.

Notre *Bibliothèque de lecture sur place* est ouverte au public de 10 à 12 heures, de 14 à 18 heures et de 20 à 22 heures, tous les jours ouvrables, et le dimanche, de 9 h. à midi. *Nous recevrons avec reconnaissance les ouvrages utiles à répandre* qu'on voudra bien nous offrir.

Vient de paraître :

MC QUILQUAN DE GRANGE
DOCTEUR ÈS-LETTRES

LA COURBE DU MOUVEMENT SOCIÉTAL

Étude de dynamique sociologique d'après *La Politique positive* d'Auguste Comte.

Un vol. in-8 de 304 pages, 10 fr. Envoi franco.

Récentes publications :

GEORGES DEHERME

LE POSITIVISME DANS L'ACTION

Démarche initiale (1915). — Appel aux civils (1916). — Pour la réforme intellectuelle et morale.

Un volume in-16 de 460 pages, 10 fr. Envoi franco.

AUX JEUNES GENS

Un Maître : Auguste Comte Une Direction : Le Positivisme

Un volume in-16 de 160 pages, 5 fr. Envoi franco.

ALBERT TOURNAIRE

LA PLAIE FRANÇAISE

Dédié aux familles nombreuses à leurs amis, à leurs bienfaiteurs
Un volume in-8 de 310 pages, 10 fr. Envoi franco.

Le Puy-en-Velay. — Imp. Peyriller, Rouchon et Gamon, 23, boulevard Carnot.